

by Cass only in an outrageously expensive hardbound format, was thus easily priced out of classroom use.

János M. BAK,
University of British Columbia.

* * *

JAMES B. WOOD.— *The Nobility of the 'Election' of Bayeux, 1463-1666. Continuity through Change*. Princeton, Princeton University Press, 1980. *Xiv*, 220 p.

L'auteur de ce livre entend, à partir de l'exemple de l'élection de Bayeux, de la deuxième moitié du XV^e au milieu du XVII^e siècle, montrer la faiblesse des thèses habituellement admises au sujet de la noblesse française d'Ancien Régime: l'affaiblissement en nombre et en influence de l'ancienne noblesse d'une part, et l'antagonisme profond qui aurait divisé la classe noble de l'intérieur, opposant familles d'ancienne noblesse et familles nouvellement anoblies d'autre part.

Cette étude est basée principalement sur les « Recherches de noblesse » — il y en eut cinq entre 1463 et 1666 —, sur certains « Aveux de fiefs » et quelques rôles de la taxe du ban et de l'arrière-ban. Il est quelque peu étonnant de ne pas trouver dans la bibliographie le manuscrit Nouv. acquis. franç. 12394 de la Bibliothèque nationale (Paris), qui contient les arrêts du Parlement de Normandie relatifs aux preuves de noblesse, de même que l'édition de P. Devillard et M. Norrier de la Recherche de Roissy qui complète l'édition de l'abbé Le Mâle interrompue en 1919 (*Cahiers Léopold Delisle*, 9 (1960) et 11 (1962)).

J. B. Wood tente de prouver d'abord que les familles nobles et spécialement les familles anciennes connurent au XVI^e siècle une expansion démographique sans précédent. Ce groupe social en croissance, il serait faux par ailleurs de l'imaginer coupé en deux par la division classique « noblesse de race — noblesse de fonction »: l'ancienne noblesse, en effet, détenait en priorité certains offices et les nouveaux anoblis, quant à eux, abandonnaient souvent leurs fonctions antérieures tôt après leur anoblissement. En fait, c'est la richesse qui constitua la véritable ligne de clivage entre les familles. D'ailleurs, les actes de mariage montrent que les nouveaux anoblis réussirent jusqu'à un certain point, à s'allier aux familles de vieille souche en y choisissant leur femme; en revanche, c'est à un moindre degré seulement que l'ancienne noblesse faisait de même. Ces familles anciennes ne furent pas, autant qu'on l'a dit, victimes d'échecs financiers. En petit nombre, elles se maintinrent au sommet de la hiérarchie économique et les faillites, qui ne manquèrent cependant pas, se firent généralement plus à l'avantage d'autres nobles qu'à celui des bourgeois. On chercherait en vain les traces d'une invasion de la bourgeoisie dans la campagne bayeusaine. Puissante et riche mais ébranlée par un pouvoir royal toujours plus envahissant, une fraction de la noblesse trouva dans l'adhésion au protestantisme une voie idéale d'affirmation de soi et d'opposition à la centralisation du pouvoir qui l'atteignait jusque dans la définition même de son statut. Ce n'est cependant pas la noblesse qui fut obligée de s'accommoder des institutions en plein développement. Il faut ici, d'après l'auteur, renverser les termes de la proposition et comprendre que les institutions elles-mêmes ne purent se développer qu'en fonction d'une noblesse influente et vigilante.

Toute stimulante qu'elle soit, la présentation de cette thèse, assortie d'un grand nombre de tableaux statistiques, appelle quelques remarques et certaines nuances.

L'attitude de l'auteur à l'égard de ses sources — les « Recherches de noblesse » en particulier — ne semble pas assez critique. Quelle est la valeur des renseignements qu'on y trouve? Les nobles y sont-ils tous nommés? Quelle est la marge d'erreur ou de fraude attachée à ce type de document? Ces questions ne sont guère abordées dans l'ouvrage. Ainsi, la mise en parallèle des indications trouvées dans les « Recherches » avec celles en provenance d'autres sources, fiscales par exemple, met à jour des disparités importantes que l'on ne peut ignorer. On sait, entre autres, que les rôles de monnaie de la vicomté de Bayeux au XV^e siècle indiquent les noms des nobles de chaque paroisse qui étaient de droit exempts de cet impôt. La confrontation de ces noms avec ceux des nobles acceptés ou rejetés par Montfaut en 1463 fait apparaître des écarts inquiétants. Montfaut ignore ou rejette des familles dont les titres de noblesse sont certains et qui sont comme tels exemptées du monnaie: les Bucaille de Planquery, les Suhart de Colombières, les Desquetot de Parfouru l'Eclin, *etc.* Il y a également des disparités entre les noms apparaissant au monnaie et ceux de la « Recherche » de 1523. Ce n'est certainement pas le lieu d'en faire ici l'analyse, mais il convient de souligner la faiblesse d'une étude statistique qui n'appuie ses conclusions que sur un seul type de source.

De plus, le traitement statistique des données fournies par les « Recherches » a parfois de quoi laisser pantois le lecteur le plus novice. Ainsi, le tableau II.4 (p. 50) vise à prouver qu'à long terme la noblesse « was almost able to maintain its number by procreation alone » (p. 51). Or, les taux de survivance des familles que nous donne le tableau *sont toujours négatifs*, quelle que soit la longueur de la période considérée, et ce n'est pas même la période la plus longue qui présente le taux le meilleur! Aussi, lorsque l'auteur conclut que la noblesse connue au XVI^e siècle « a tremendous swelling of [its] ranks » (p. 56), on ne peut s'empêcher de penser que la preuve n'est guère convaincante et qu'il a même négligé des règles de prudence qu'il avait pourtant lui-même précédemment rappelées (pp. 46 et 49). De l'augmentation du *nombre de familles nobles* entre 1463 et 1666, il conclut à l'augmentation de la *population noble*, prenant pour acquis, semble-t-il, que le nombre de personnes par famille — le coefficient du feu — demeura stable pendant cette longue période. C'est certainement là une prémisse fort hasardée. L'augmentation du nombre de familles pourrait bien être en partie le résultat du morcellement d'unités plus grandes et ne pas traduire un accroissement aussi important de la population. C'est là un problème que connaissent bien tous les historiens médiévistes qui ont fait un tant soit peu de démographie mais que l'auteur n'a malheureusement pas cru bon de discuter. De plus, il est certainement inexact d'affirmer que la présence de la noblesse était plus perceptible, « tangible », dans les villages de l'élection de Bayeux au XVI^e siècle que jamais auparavant. Les rôles de monnaie sont là pour proclamer le contraire. Au XV^e siècle, il n'y a guère de paroisse où l'on ne trouve de nobles résidents nommés parmi les exempts. Les taux varient de 2 à 4% selon l'importance des paroisses avec une pointe de 10, 3% à St-Sauveur-de-Bayeux. La présence de la noblesse est donc loin d'être un phénomène nouveau au XVI^e siècle et doit au contraire être rangée parmi les éléments de continuité entre la société médiévale et la société d'Ancien Régime. De façon générale, l'auteur a tendance, lorsqu'il interprète ses propres tableaux, à forcer la note pour donner plus de poids à son argumentation. Chaque chapitre contient des exemples de ce genre de traitement qui a pour résultat de laisser le lecteur plus perplexe que convaincu, d'autant plus que, malheureusement, les erreurs de concordance entre le commentaire et la présentation des résultats statistiques sont nombreuses: les chiffres avancés dans le texte ne correspondent pas

toujours à ceux des tableaux, pas plus que les renvois aux tableaux et figures qui prêtent souvent à confusion; la figure II.1 (p. 52) illustrant l'importance relative des familles anciennes et des familles nouvelles dans l'élection est fort mal présentée et impossible à interpréter pour la période 1598-1624.

Enfin, l'analyse manque à certains égards de finesse et ne tient pas compte de tous les facteurs qui pourraient enrichir et approfondir son interprétation. Ainsi, lorsqu'il étudie les modèles de mariage et l'endogamie relative des familles d'ancienne noblesse, l'auteur arrive à la conclusion que les anoblis réussirent assez bien à s'intégrer dans les réseaux existants puisque 58% d'entre eux s'allièrent à des familles anciennes dont ils épousèrent les filles. Certains éléments demeurent ici dans l'ombre. Il faut se rappeler, par exemple, que la Coutume de Normandie insiste plus vigoureusement que toute autre sur le droit d'ainesse, qu'il s'agit d'une Coutume dont le caractère de masculinité est très accentué et qu'en conséquence les filles n'y sont pas du tout avantagées en matière d'héritage. Qu'apportaient en dot les filles issues de familles d'ancienne noblesse qui épousaient de nouveaux anoblis? Quel était le rapport des sexes entre hommes et femmes et comment évolua-t-il au cours de la période analysée? Si le quotient de masculinité fut, comme au XV^e siècle, souvent négatif, ne peut-on imaginer que les vieilles familles nobles ne se résignèrent à ces mariages avec des « parvenus » que faute de prétendants dans leur propre groupe? N'a-t-on pas une indication de cela dans la réticence marquée des hommes de ce groupe à aller chercher leur femme chez les nouveaux anoblis? Avec qui les filles de familles de vieille souche se mariaient-elles si, faute de frères, elles devenaient héritières du patrimoine ancestral? Le clan familial n'avait-il pas tendance alors à exiger d'elles une stricte endogamie, refusant toute « mésalliance », fût-ce avec des anoblis? La réponse à ces questions nous ferait pénétrer plus avant dans le monde et la mentalité noble du XVI^e siècle. Aucune d'elles n'est abordée dans ce livre.

Malgré les défauts matériels qui en rendent la lecture irritante, malgré ses lacunes et parfois ses naïvetés, ce livre présente une thèse séduisante parce qu'elle contient en germe un élément d'explication du « blocage » de la société française d'Ancien Régime. Mais n'est-il pas un peu prématuré d'annoncer avec éclat la caducité des thèses jusqu'ici admises, en particulier celles de P. Goubert, en proclamant plus ou moins ouvertement le caractère exemplaire des résultats obtenus dans une seule élection, à partir de sources aussi limitées quant à leur type et à leur nombre? À maints points de vue, l'élection de Bayeux n'était probablement pas très représentative de l'ensemble du royaume. Aussi, l'étude de M. Wood constitue-t-elle un jalon, mais un jalon seulement d'une histoire régionale dont on ne saura que petit à petit comment elle s'insère dans l'histoire sociale globale de la France d'Ancien Régime.

Denise ANGERS,
Université d'Ottawa.

* * *